

Le magicien d'Oz

Chapitre 1 : le cyclone

Dorothée vivait au cœur des grandes prairies du Kansas, avec l'oncle Henry qui était fermier, et tante Em, la femme du fermier. Leur maison était petite, car, pour la construire, il avait fallu apporter de très loin le bois en charrette. Elle avait quatre murs, un plancher et un plafond, ce qui faisait une pièce; celle-ci était garnie avec un vieux fourneau rouillé, un buffet

pour la vaisselle, une table, trois ou quatre chaises et des lits. Le grand lit d'oncle Henry et de tante Em occupait un coin, le petit lit de Dorothée l'autre coin. Il n'y avait ni grenier ni cave - si ce n'est un trou creusé dans le plancher et baptisé la cave au cyclone, où la famille se réfugiait lorsque se déchaînait la tempête : ses violents tourbillons, dans leur rage, auraient tout renversé sur leur passage. Une trappe s'ouvrait

au milieu du plancher, et l'on
descendait par une échelle dans cet
obscur réduit.

Du seuil de la maison, Dorothée
n'apercevait autour d'elle que
l'immense prairie grise. Ni arbre ni
maison ne venait rompre la monotonie
de la plaine qui, de tous côtés, allait
se perdre à l'infini. Craquelée par le
soleil, la terre labourée étendait sa
croûte grise jusqu'à l'horizon. L'herbe

avait perdu sa verdure, les têtes des
hautes tiges, brûlées par les rayons
ardents, se confondaient avec la
grisaille environnante. La maison,
peinte jadis, n'offrait plus que des
murs aussi ternes, aussi gris que ce
qui l'entourait, le soleil ayant fait des
cloques dans la peinture, les pluies
l'ayant délavée.

Lorsque tante Em vint vivre là, c'était
une jeune et jolie femme. Le soleil et

le vent l'avaient transformée, elle
aussi. Ils avaient éteint l'éclat de ses
yeux, décoloré le rouge de ses joues
et de ses lèvres. A présent, amaigrie
et maussade, tante Em ne savait plus
sourire. Quand Dorothée, qui était
orpheline, vint habiter chez elle, la
pauvre femme fut tellement saisie par
le rire de l'enfant, qu'elle poussait de
petits cris d'effroi en pressant sa
main sur son cœur, chaque fois que
la voix joyeuse de Dorothée

retentissait a ses oreilles; et elle
regardait la petite fille avec de
grands yeux, s'étonnant qu'on pût
trouver quelque chose risible.

Oncle Henry ne riait jamais non plus.
Il travaillait dur du matin au soir et
ignorait ce qu'était la joie. Lui aussi
était gris, depuis sa longue barbe
jusqu'à ses grosses bottes; il avait
l'air sévère et grave et parlait peu.

Si Dorothee riait, c'etait a cause de
Toto; lui seul l'empêchait de devenir
aussi grise que son entourage. Toto
n'etait pas gris pour un sou : petit
chien noir aux longs poils soyeux,
ses yeux pétillants clignaient gaiement
de chaque côté de sa drôle de truffe.
Toto passait ses journées à jouer.
Dorothee partageait ses jeux et
l'aimait tendrement.

Aujourd'hui pourtant, ils ne jouaient pas. Oncle Henry était assis sur le seuil de la porte et, d'un air soucieux, regardait le ciel, encore plus gris que d'habitude. Debout dans l'embrasure, Dorothée tenait Toto dans ses bras et contemplait le ciel, elle aussi. Tante Em faisait la vaisselle. Le vent du nord leur arrivait avec une sourde plainte; ils pouvaient voir les hautes herbes se coucher à l'approche de la tempête. Un

sifflement strident dans l'air leur fit
tourner la tête vers le sud; ils virent
alors des vagues de vent accourir
dans l'herbe de ce côté aussi.

Immédiatement, oncle Henry fut sur
pied.

– Un cyclone, Em ! cria-t-il à sa
femme; je vais m'occuper des bêtes.

Et il courut vers les étables où l'on
gardait les vaches et les veaux.

Tante Em laissa tomber sa besogne
et se dirigea vers la porte. D'un

regard, elle comprit l'imminence du danger.

– Vite, Dorothée, cria-t-elle, cours à la cave ! Toto sauta des bras de Dorothée et alla se réfugier sous le lit; la fillette essaya de l'en déloger. Tante Em, au comble de la frayeur, ouvrit brusquement la trappe du plancher et dégringola par l'échelle dans le petit trou sombre. Dorothée avait enfin rattrapé Toto et allait suivre sa tante, quand un hurlement

de la tempête la surprit au milieu de la pièce. La maison fut secouée avec une telle violence que l'enfant en perdit l'équilibre et se retrouva assise par terre. Alors une chose étrange advint.

La maison tournoya deux ou trois fois sur elle-même et s'éleva lentement dans les airs. Dorothee se crut transportée en ballon. Le vent du nord et le vent du sud se

rencontrèrent à l'endroit où se
trouvait la maison et en firent le
centre exact du cyclone. Au cœur
même d'un cyclone, l'air est calme
d'habitude, mais la forte pression des
vents, de part et d'autre de la
maison, la poussait si haut, si haut
qu'elle se retrouva à la pointe du
cyclone; elle y resta perchée et fut
emportée comme une plume à des
lieues et des lieues de là.

Il faisait très sombre, et le vent
l'entourait de ses mugissements
horribles, mais Dorothée trouva qu'elle
voguait plutôt confortablement. Les
premiers tourbillons passés, la maison
avait encore une fois basculé dans le
vide, puis la fillette se sentit
balancée avec douceur, comme un
bébé dans son berceau. Ce remue-
ménage n'était guère du goût de
Toto. Il courait en tous sens dans la
pièce, avec des jappements nerveux;

Dorothée, assise sur le plancher,
attendait calmement la suite des
événements.

A un moment, Toto s'approcha trop
près de la trappe restée béante, et
disparut ; la petite fille crut bien
l'avoir perdu. Mais bientôt elle
aperçut l'une de ses oreilles pointant
au bord du trou : la vigoureuse
pression du vent maintenait l'animal
en l'air et l'empêchait de tomber.

L'enfant rampa jusqu'à l'ouverture,
saisit Toto par l'oreille et le ramena
dans la pièce; puis elle rabattit la
trappe pour éviter de nouveaux
accidents de ce genre.

Au fil des heures, Dorothée se
remettait peu à peu de ses émotions;
mais elle se sentait bien seule, et le
vent l'assourdissait de ses cris
déchirants. Au début, elle avait craint
de se briser en mille morceaux,

quand la maison retomberait sur le sol. Mais à mesure que le temps passait, rien de terrible ne se produisait; elle cessa donc de s'inquiéter et décida d'attendre paisiblement et de voir ce que le futur amènerait.

En rampant sur le plancher qui tanguait, elle finit par atteindre son lit et s'allongea; Toto vint se réfugier auprès d'elle.

Malgré le roulis de la maison et les
clameurs du vent, Dorothée ferma les
yeux et sombra bientôt dans un
profond sommeil.